

PHILIPPE LE CLAIR, LE PARLÊTRE AU CLAIR DE LA LETTRE

Michel Bousseyroux

ERES | « L'en-je lacanien »

2008/2 n° 11 | pages 81 à 96

ISSN 1761-2861

ISBN 9782749210018

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-l-en-je-lacanien-2008-2-page-81.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour ERES.

© ERES. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Philippe le Clair, le parlêtre au clair de la lettre

Michel BOUSSEYROUX

Quand est-on sûr qu'il s'agit bien de l'inconscient ? Qui vous dit qu'on y est ? Ainsi formulerais-je la question qui est au cœur de la construction que je vais exposer.

Cette construction concerne le cas de celui que j'appellerai Philippe le Clair. Comme il y a Thomas l'Obscur il y a Philippe le Clair. C'est son nom de sinthome. Comme *le Hardi* fut le nom que gagna pour sa vaillance au combat Philippe III de France, le timide fils de saint Louis, ce Philippe que je dis *le Clair* a gagné son nom de sinthome pour l'extraordinaire clarté du déchiffrement d'un rêve qu'il fit en analyse et qui le réveilla, en proie à une vive soif, dans une clairière au bord d'une fontaine où une licorne l'avait conduit et où, y plongeant comme autrefois ses mains jointes en coupe de fortune, il tentait de puiser l'eau-bjete cause du désir.

Le cas Philippe, paradigme d'un débat doctrinal

Philippe est cet analysant d'une trentaine d'années dont parle celui qui fut et reste pour nous le premier des lacaniens, Serge Leclair, dans

Michel Bousseyroux, psychanalyste à Toulouse, membre de l'École de psychanalyse des Forums du champ lacanien.

un chapitre de *Psychanalyser*¹ intitulé « Le rêve à la licorne ». Il s'agit pour l'auteur de démontrer, à partir de l'expérience de la cure, que *la psychanalyse est une pratique de la lettre*, ainsi que les chapitres précédents du livre en développent la thèse. En fait, l'exposé de ce cas remonte à 1960, au colloque de Bonneval sur l'inconscient qu'avait organisé Henri Ey, dont les actes ne furent publiés qu'en 1966. Serge Leclaire y avait exposé le cas Philippe dans un rapport intitulé « L'inconscient : une étude psychanalytique² », qu'il avait écrit avec Jean Laplanche et qui fut publié la première fois en 1961 dans *Les temps modernes*.

Ce rêve de la licorne et le déchiffrage qu'en livre Serge Leclaire ont longtemps été, et restent encore, le cas type, et même le paradigme de l'analyse lacanienne. *L'Homme à la licorne* est aussi exemplaire d'une analyse avec Lacan (du moins le premier Lacan) que *L'Homme aux loups* l'est d'une analyse avec Freud. En effet, il s'est avéré que le cas Philippe, c'était Serge Leclaire quand il a fait son analyse sur le divan de Lacan, de 1949 à 1954. La différence avec le cas de *L'Homme aux loups* (sur lequel Serge Leclaire a aussi beaucoup écrit et d'où il tire sa conception de l'inconscient comme ordre de la lettre) réside dans le fait que, dans « Extrait de l'histoire d'une névrose infantile », c'est l'analyste, Freud, qui fait tout le travail de déchiffrage, alors que dans « Le rêve à la licorne » ce n'est pas Lacan, c'est Serge Leclaire qui le fait. Et qu'il se dise alors analyste de Philippe prend dès lors tout son sens. C'est au titre d'analyste de sa propre expérience que Serge Leclaire a écrit ce texte et l'a exposé, de sorte qu'on peut en considérer la soutenance comme ayant eu pour lui valeur de passe. Par cette hystorisation de son analyse avec Lacan, réduit à sa fonction de *pur semblant de silence*, Serge Leclaire s'est hystorisé de lui-même, comme analyste.

Cette dimension de passe est particulièrement frappante dans les trois séances de séminaire fermé du Séminaire XII, *Problèmes cruciaux pour la psychanalyse* (celles du 27 janvier et des 24 et 31 mars 1965), où Lacan invite Leclaire à reprendre le cas Philippe et demande aux

1. S. Leclaire, *Psychanalyser*, Paris, Seuil, coll. « Point Essais », 2003.

2. H. Ey (sous la direction de), *L'inconscient, VI^e colloque de Bonneval*, Desclée de Brouwer, coll. « Bibliothèque neuro-psychiatrique de langue française », 1978, p. 95-130.

membres de son École de donner leur avis (successivement Conrad Stein, Jean Oury, Jean-Paul Valabrega, Luce Irigaray, Paul Lemoine, Irène Diamantis, Gennie Lemoine, Francine Markovitch, Marie-Lise Mondzain, René Major, Moustapha Safouan et Octave Mannoni). La réponse finale qu'apporte Serge Leclaire à toutes ces questions correspond au texte qu'il enverra à Henri Ey pour la publication des actes de Bonneval, comme réponse aux objections que lui avaient faites André Green et Conrad Stein. C'est dire l'ampleur considérable du débat doctrinal suscitée par l'élaboration de Leclaire dans les années 1960 et l'importance qu'y accordait Lacan. Car l'élaboration de Leclaire soulève des questions de doctrine qui portent aussi bien sur ce qu'est l'interprétation que sur ce qu'est l'inconscient, ce qu'est un signifiant, ce qu'est la lettre, ce qu'est le refoulement originaire, et aussi ce qu'est le Nom-du-Père et ce qu'est le fantasme originaire.

Lacan et ses deux ailes

C'est dans le Séminaire XI, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, que Lacan, qui vient d'écrire en mars « Position de l'inconscient » pour les actes du colloque de Bonneval, prend position, les 10 et 17 juin 1964, sur le texte de Leclaire tout en le dissociant de celui de Laplanche, qui venait de quitter en novembre 1963 son divan pour se vendre à l'IPA et dont il critique très sévèrement la conception de l'inconscient et de l'interprétation comme ouverte à tous les sens. Lacan sera encore plus tranchant et ironique dans sa critique de Laplanche en 1970 dans « Radiophonie », et plus encore dans sa préface au livre d'Anika Rifflet-Lemaire³, où il ne le dénomme que de son initiale L : « Ainsi qu'advient-il de mon L, une petite aile de poussin encore ? La voici se faire envergure d'imaginer cette formule : l'inconscient est la condition du langage. Ça c'est d'aile : un de mes fidèles m'assure qu'alors il s'exprima de ces phonèmes. Or ce que je dis, c'est que le langage est la condition de l'inconscient. Ce n'est pas pareil, c'est même exactement le contraire. Mais de ce fait on ne peut dire que ce soit sans rapport. Aile aurait battu

3. J. Lacan, « Préface », dans A. Rifflet-Lemaire, *Jacques Lacan*, Bruxelles, Charles Dessart, coll. « Psychologie et sciences humaines », 1970, p. 9-20.

à dire que l'inconscient était l'implication logique du langage : pas d'inconscient sans langage. Ça aurait pu être un frayage vers la racine de l'implication et de la logique. Aile eût remonté au sujet que suppose mon savoir. De ce fait, peut-être, qui sait ? Aile m'eût devancé dans ce à quoi j'arrive. »

Le rapport de Bonneval, coécrit par Laplanche (pour les chapitres I, II et IV) et par Leclaire (pour les chapitres III et V), se propose d'expliquer en quoi l'inconscient est structuré « comme » un langage. Leclaire dira plus tard que, pendant la rédaction de ce rapport à deux L, il fut pris d'un grave vertige labyrinthique. Sans doute se sentait-il comme un funambule sur un fil par rapport aux positions théoriques prises par Laplanche, dont son travail clinique sur le texte du rêve à la licorne était solidaire. En témoigne la réserve qu'il exprime en note (page 122). Serge Leclaire ne suit pas Laplanche dans sa façon de penser l'origine de l'inconscient comme créé par le refoulement originaire, conçu comme une métaphore originaire qui lesterait le langage schizophrénique des processus primaires, ouvert à tous les sens.

La métaphore originaire de Laplanche

Laplanche détourne la formule qu'en janvier 1958 Lacan propose de la métaphore paternelle. Il l'applique au rapport du préconscient à l'inconscient, du processus secondaire au processus primaire, comme étant séparés par la barre de fraction à laquelle il réduit la barre saussurienne S/s qui, dans la formule de la métaphore, sépare le S' du S et le S du s . Puis, par analogie avec la transformation qu'autorise en arithmétique la proportion euclidienne $A/B \times C/D$, il transforme la formule de Lacan en une *structure à quatre étages* avec, au-dessus de la barre du refoulement, le discours préconscient ou conscient S'/s , et, au-dessous, la chaîne inconsciente S/S , où il y a identité du signifiant et du signifié, tant et si bien que cette chaîne inconsciente est aussi bien *pur sens* que *pur signifiant* ou *pur non-sens* et qu'elle resterait « ouverte à tous les sens » si le refoulement-métaphore ne lesterait, *un peu comme l'ancre qui empêcherait le bateau de tanguer*, l'inconscient en le fixant à la pulsion.

$$\frac{S'}{S} \times \frac{S}{\mathcal{J}} \longrightarrow \begin{array}{l} \frac{S'}{\mathcal{J}} \text{ PCS} \\ \frac{S}{S} \text{ ICS} \end{array}$$

Fig. 1. La métaphore originaire du refoulement selon Laplanche

Telle est la construction de Laplanche qui vise à établir la thèse : *l'inconscient est la condition du langage (le langage inconscient est la condition du langage préconscient)*. Ce qu'il s'agit d'accréditer par cette thèse, c'est l'hypothèse de la double inscription envisagée par Freud, celle d'une double traduction entre Pcs et Ics. Alors que pour Lacan il n'y a pas ce rapport de réciprocité entre langage conscient et inconscient. La métaphore du lest qui dans la cale du navire l'empêcherait de trop tanguer est, dit Lacan, incapable de rendre compte de l'effet dissociatif, voire explosif, du retour du refoulé. Lacan concède seulement à Laplanche d'avoir eu l'intuition d'une « batterie signifiante minimum », qui préfigure les développements ultérieurs que Lacan donnera à la référence saussurienne avec le couple $S1 \rightarrow S2$.

Quant à la fixation du S instable de la pulsion à un représentant S' stable que cette hypothèse du lest au premier niveau de la symbolisation pose à un second niveau de la symbolisation, c'est le point sur lequel Leclaire prend sa distance théorique avec Laplanche et échappe ainsi à la critique de Lacan. Pour Leclaire, le refoulement originaire ne s'effectue pas selon le mécanisme de la métaphore. Il consiste en la seule mise en rapport parallèle de signifiants oppositionnels et il n'y a pas de liaison fixe d'un signifiant à un signifié. Si O et A sont les signifiants premiers à colmater la béance pulsionnelle, et si *Fort* et *Da* sont les signifiants S' substitués par le refoulement secondaire, l'appel pulsionnel à la présence maternelle pourra se frayer à la conscience aussi bien par *Fort* que par *Da*. Car, pour Leclaire comme pour Lacan, il n'y a pas de liaison fixe du O à la pulsion du manque et du A à l'appel de la présence.

L'interprétation de Lacan

Dans le Séminaire XI ⁴, Lacan revient donc sur le danger qu'il y a à traduire la barre du signifiant au signifié dans la formule de la métaphore comme un barre de fraction. Le sens nouveau créé par la métaphore ne peut correspondre à un tel épinglage du signifiant qui dans l'inconscient se signifierait lui-même, ce qu'exclut le paradoxe de Russell du catalogue des catalogues qui ne se contiennent pas eux-mêmes. Si on veut maintenir le maniement fractionnel de la métaphore, il faut mettre le signifiant refoulé par la substitution du signifiant métaphorique sous le dénominateur comme *unterdrückt*, réprimé, supprimé – c'est pourquoi Lacan barre d'un trait oblique, élide le S' dans la formule de la métaphore qu'il présente dans le texte sur Schreber ⁵. Par conséquent, poursuit Lacan, « il est faux qu'on puisse dire [comme l'a écrit Laplanche] que l'interprétation est ouverte à tous les sens sous prétexte qu'il ne s'agit que de la liaison d'un signifiant à un signifiant, et par conséquent d'une liaison folle ».

Toutes les interprétations ne sont pas possibles. « Ce n'est pas parce que j'ai dit, continue Lacan, que l'effet de l'interprétation est d'isoler dans le sujet, un cœur, un *kern*, pour s'exprimer comme Freud, de non-sens (d'absurdités) que l'interprétation est elle-même un non-sens. » Lacan donne alors sa définition de l'interprétation. *Elle est une signification qui n'est pas n'importe laquelle. Elle vient à la place du (s) produit par la métaphore et renverse le rapport qui fait que le signifiant a pour effet, dans le langage, le signifié. C'est donc une signification (s) qui ne doit pas être manquée et qui, de produire un effet de signifiant S, « fait surgir des signifiants irréductibles, nonsensical, faits de non-sens »,* comme dans la formule Poordjeli qui surgit au-delà du (s) du mot licorne.

Lacan insiste beaucoup pour dire que si l'interprétation est effectivement *significative*, ça n'empêche pas que cette signification *n'est pas l'essentiel pour le sujet*. « Ce qui est essentiel c'est qu'il voie, *au-delà de cette signification*, à quel signifiant – non-sens, irréductible, traumatique –

4. J. Lacan, *Le séminaire, Livre XI, Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1973, p. 223-228.

5. J. Lacan, *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 557.

il est, comme sujet, assujéti. » Lacan prend alors le cas de l'Homme aux loups pour qui l'apparition des loups dans la fenêtre de son rêve joue la fonction de ce (s) qui signifie sa perte et qui le renvoie à l'*X* obscur de ce qui ne le constitue comme sujet que de la chute de ce signifiant originel *S* qui, du fait de l'*Urverdrängung*, est passé dans les dessous, au dénominateur qui est en bas à gauche du schéma qu'en dessine Lacan, la série des sens (s) de sa relation d'objet au désir de l'Autre s'inscrivant au numérateur. C'est ce signifiant premier refoulé, *S*, que l'interprétation va faire venir au-dessus, au numérateur qui est à droite, comme le signifiant de pur non-sens auquel le sujet est assujéti.

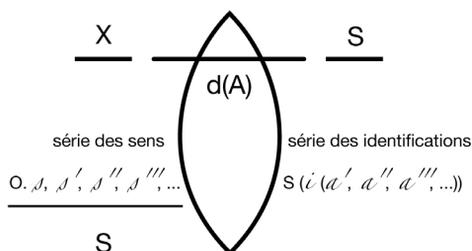


Fig. 2. L'interprétation pas ouverte à tous les sens

Lacan envisage le cas où zéro apparaît au dénominateur du fait de ce zéro de sens du signifiant originel et où donc la fraction prend une valeur infinie : alors c'est la valeur du sujet qui s'infinetise. De réduire le sens à zéro, l'interprétation infinetise l'inconnue de l'être du sujet, l'*X* de ce qui cause son désir. C'est comme le Coca Cola ZÉRO ! Comme le montre le clip de lancement publicitaire où l'on voit deux mauvaises langues assoiffées qui envoient balader *neuneuille* et sa critique, ce qu'on boit est tellement réduit à zéro que ça infinetise la soif !

Ainsi, en tant que le signifiant primordial *S* est pur non-sens, a zéro signifié, il devient porteur de l'infinetisation de la valeur du sujet. Loin d'être ouverte à tous les sens, l'interprétation les abolit donc tous, elle tue tous les sens. « C'est pour cela qu'il est faux de dire que le signifiant dans l'inconscient est ouvert à tous les sens. Il constitue le sujet dans sa liberté infinie à l'égard de tous les sens, mais ça ne veut pas dire qu'il n'y soit

pas déterminé dans son rapport au désir de l'Autre. » Et à sa finitude. Le signifiant dans l'inconscient réel infinitise la valeur de jouissance du sujet, qui abolit la suite des sens, mais il n'est pas moins déterminé par la *finitude* du désir de l'Autre, finitude qui vient non pas de ce que sa valeur soit réductible à zéro mais de la *grandeur négative* (- 1) prise par le grand Autre et sur laquelle, peu avant sa mort, Merleau-Ponty à Bonneval avait attiré l'attention de Lacan pour définir l'inconscient.

Un rêve de soif

En formulant ainsi sa conception de l'interprétation, Lacan ne fait pas que valider celle de Leclaire. Il la fonde en raison. Venons-en au cas Philippe. Je rappelle le rêve à la licorne : « La place déserte d'une petite ville ; c'est insolite, je cherche quelque chose. Apparaît, pieds nus Lilianne – que je ne connais pas – qui me dit : il y a longtemps que j'ai vu un sable aussi fin. Nous sommes en forêt et les arbres paraissent curieusement colorés, de teintes vives et simples. Je pense qu'il y a beaucoup d'animaux dans cette forêt, et, comme je m'apprête à le dire, une licorne croise notre chemin ; nous marchons tous les trois vers une clairière que l'on devine en contrebas. »

Ce rêve réalise un désir, qui est *désir de boire*, dont les associations vont révéler qu'il s'adresse à Lili, qu'il est *désir, soif de Lili*, la cousine de sa mère, avec qui était Philippe l'été de ses trois ans sur une plage atlantique et à qui il ne cessait de dire « J'ai soif », ou plutôt, ainsi enfant le prononçait-il, « J'ai choif ». Au point qu'en bon entendeur du désir, Lili avait fini par le nommer « Philippe-j'ai-soif », si bien que cette expression était devenue entre eux un signe de reconnaissance. Le désir qui se réalise dans ce rêve est donc *dirigé vers Lili comme Hétéros* ; c'est un désir adressé à *l'inétanchable de l'Autre sexe*. Il s'agit dans ce rêve de boire à la fontaine à la licorne, qui se trouve sur la place d'un village où, entre trois et cinq ans, dans la coupe de fortune de ses mains jointes, il tentait de boire. Par-delà la demande orale à l'Autre, ce geste, *mimé sur le divan*, est le *pur symbole de la pulsion invocante, implorante, suppliante*. C'est bien de l'objet voix qu'il s'agit, comme objet venu d'Ailleurs, venu de l'Autre et à recueillir dans le recueillement.

Par le détour de ces souvenirs de plage, Philippe retrouve aussi un symptôme phobique mineur, dit du grain de sable, qui se rapporte à l'érosion de la peau et à l'horreur d'avoir un grain de sable dans la chaussure, et qui s'articule au fantasme d'avoir la plante de pied invulnérable, dure comme de la corne, celle qui s'entend dans licorne.

La chaîne signifiante inconsciente et la nomination

C'est ainsi que Leclair en arrive à dégager ce qu'il appelle « la chaîne signifiante inconsciente, absurde, hiéroglyphique » : LILI - plage - SOIF - sable - peau - pied - CORNE. C'est une chaîne, un essaim de S1, alors que *licorne* est le représentant non représentatif S2 de l'inconscient. La licorne (cet animal mythique emblème de fidélité, dont la légende dit que pour le capturer il faut laisser, dans la solitude de la forêt, une vierge offerte, car la licorne viendra placer sa corne en son giron et s'endormira sur-le-champ) condense, du li(t) de Lili à la corne que Philippe souhaite avoir, les deux bouts de cette chaîne et tient dans son intervalle les éléments où se déplace la métonymie de son désir.

Ainsi le phallus, celui que Lili désire, apparaît-il dans ce rêve en place de troisième œil, où Philippe porte une cicatrice devenue la marque de l'élu, du préféré, à laquelle renvoie un deuxième rêve, le rêve de la serpe. Le nœud le plus sensible de cette chaîne signifiante est dans l'appel-plainte répété par Philippe sur la plage : « Lili, j'ai soif ! », auquel Lili répond par cette nomination singulière *Philippe-j'ai-soif*, qui, en substituant Philippe à Lili, transforme la phrase « Lili, j'ai soif ! » en nom propre. On peut s'interroger sur son statut. En sur-nommant Philippe *Philippe-j'ai-soif*, Lili le fixe à la lettre du symptôme qui dans son inconscient se jouit. Leclair dit qu'il aurait pu s'arrêter là dans son analyse du désir de Philippe si d'« amicales critiques » (celles de Conrad Stein à Bonneval) n'avaient contesté que cette chaîne soit constitutive de l'inconscient élémentaire. Pour Stein, les mots de cette chaîne, comme *soif*, relèvent du préconscient. Ce qui dans « *Philippe-j'ai-soif* » relève de l'inconscient élémentaire, c'est le phonème « j » de « j'ai », qui est dans *plage*.

Le nom secret de la jouissance

Serge Leclaire va saisir au bond ces remarques de Conrad Stein pour aller un peu plus dans son exposé du cas. C'est alors qu'il propose ce qui lui est apparu « comme un fantasme inconscient assez primordial de Philippe », une sorte de jaculation secrète, de formule jubilatoire, une onomatopée enfantine qui sonne comme un borborygme et qui peut se transcrire, avec le minimum de travestissement, par la séquence ⁶ :

PÔOR (d) J'e - LI ⁶

Sorte de nom secret de Philippe, dont l'aveu, dit Leclaire, ne peut être ressenti que comme l'extrême de l'impudeur, voire la limite du sacrilège, cette formule articulée à voix haute ou basse connotait dans son souvenir « la représentation, l'anticipation, voire même la réalisation d'un mouvement de jubilation du type "s'enrouler - se déplier", se complaire d'y arriver et recommencer ». C'est comme une culbute, un saut périlleux, un roulé-boulé par lequel le sujet se dirait : « Un faux pas, une pirouette et voilà, je retombe sur mes pieds, j'ai maîtrisé ma chute ! » Dans sa scansion même, l'énonciation « Poord'jeli » culbute autour du « d'j » central et retombe sur la jouissance du Li(t). Le signifiant PÔOR renvoie par son OR médian à Georges, le second prénom de Philippe, à peau et à pot, à corps et à cor, et à l'exclamation affectueuse et tendrement plaintive « pauvre trésor ». Le J'e est le double GE de Georges et le « je t'ai » de la mère comblée, et ouvre sur le Jacques, prénom du frère aîné de Philippe et de celui de son père, mais aussi de Lacan.

Il faut bien voir que le terme central d'Je, sur lequel tourne dans sa modulation phonématique à trois termes cette jaculation verbale, doit être pensé, Serge Leclaire y insiste, *à la fois et triplement comme l'effet d'un corps qui culbute* - telles ces petites poupées japonaises appelées

6. Je ne sais comment Serge Leclaire le vocalisait et le scandait, mais l'écriture qu'il utilise est très précisément accentuée : PÔOR, J et LI sont écrits en majuscules, d est mis entre parenthèses, une apostrophe s'interpose entre le J majuscule et le e minuscule (comme pour extraire du Je le phonème « J »), un long tiret détache le son LI, et il y a un accent circonflexe sur le premier O, du moins dans la version reprise en 1968 dans *Psychanalyser*, alors qu'en 1966, dans les *Actes du colloque de Bonneval*, l'accent circonflexe est sur le deuxième o de Poôr.

okiagari-koboshi, qui sont lestées pour garder un perpétuel équilibre, quelle que soit leur position, toujours stables et instables –, comme la *syncope du sujet* autour du temps du plaisir qu'est le moment de réversion, et enfin comme le trait de la lettre « d'J ». Le *culbut* de sa mère ! Voilà ce qu'avait été Philippe dans son histoire libidinale infantile, en tant que son corps avait très tôt été investi comme la lettre phallique Φ du désir maternel. Et c'est bien ce que commémore Poord'Jeli en nouant la *fonction de jouissance de la lettre* dans l'inconscient de Philippe (où, par l'effet du désir maternel dont il est captif, le phallus prend consistance en regard du réel) à la « *fonction stable de l'objet* » et à la « *fonction instable du sujet* ». Ce nœud, c'est celui de l'inconscient. *L'inconscient, c'est le nœud en tant qu'il est déjà fait*, dira Lacan dans *R.S.I.* L'inconscient, c'est le nœud de ces trois en tant que la langue de Poord'Jeli l'a déjà fait.

Serge Leclair dit qu'il eût été facile de traduire Poord'Jeli en langue du préconscient et du processus secondaire par *pauvre cœur joli, gorge à Lili, joli corps de Lili* – je serais même tenté d'ajouter *jolie corne de Lili*, songeant à la licorne immaculée que Domenico Zampieri, dit il Domenichino, a peinte en 1602 au palais Farnèse, sa tête blottie contre le sein d'une vierge perdue dans Dieu sait quelle rêverie. Mais ce n'est point la voie que choisit Serge Leclair. Il sait trop combien la voie du sens est obscurantiste. La voie qu'il suit est celle du réel du *parlêtre* par où seulement l'inconscient se tire au clair, *lettre par lettre*, et par où l'être se fait (car c'est de lettres que l'être est fait). *Le clair ne vient que de la lettre dont est fait l'être sur lequel Poord'jeli fait sa culbute.*

Lacan considère, dans la leçon du 7 avril 1965 des *Problèmes cruciaux pour la psychanalyse*, que le point de réversion de PÔOR (d) J'e – LI s'inscrit sur le cercle de réversion ou de rebroussement de la bouteille de Klein. Car c'est le trou kleinien de l'être du sujet que PÔOR (d) J'e – LI suture. Pour Lacan, PÔOR (d) J'e – LI fonctionne comme un nom propre, la fonction du nom propre étant de *suturer le trou du sujet*. Les lettres de PÔOR (d) J'e – LI sont, dit-il, « comme les petites lettres sur les pointillés d'un patron de couture qui servent à montrer avec quoi quelque chose doit être cousu ».

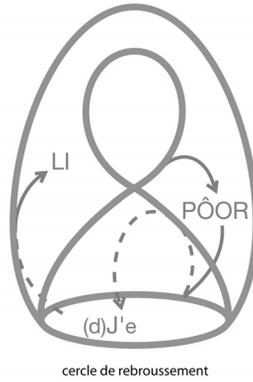


Fig. 3. La bouteille de Klein

Cette fonction de suture du nom propre, en tant qu'il peut se retrouver décomposé et recousu dans un autre nom propre retailé sur mesure n'est pas sans rappeler cette formule en forme de prière que se disait l'Homme aux rats, dont parle Freud dans son *Journal d'une analyse*⁷ : « Glejisamen ». Freud l'interprète en disant que cette formule est née de *Gesila-s-amen*, dessinant une boucle qui part du *l* de *Gisela* et revient entre le *G* et le *i* en ayant fait le tour du *s* détaché de *samen* (semence, sperme), et qu'ainsi l'Homme aux rats veut unir son sperme au corps de *Gisela* sa bien-aimée et que, pour parler vulgairement, il se masturbe en se la représentant.

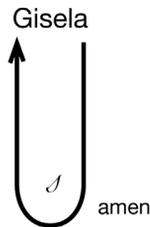


Fig. 4. Le schéma de Freud dans *Journal d'une analyse*

7. S. Freud, *L'homme aux rats*, *Journal d'une analyse*, Paris, PUF, 1996, p. 148-149.

Serge Leclaire parle de Poord'jeli comme d'une jouissance « solip-siste », autoérotique et narcissique. Sa séquence réalise un fantasme d'auto-engendrement par lequel Philippe joue, en un mime expressif, cette apparition affirmée de d'Je, comme si l'articulation de ce nom secret de sa jouissance le faisait à chaque fois naître ou renaître, de son propre chef, au monde du langage, au symbolique. C'est donc bien le trou de l'Origine du monde, qui renvoie chacun à l'inconcevable de sa conception, que PÔOR (d) J'e - Ll, comme nom propre, suture, recoud. Disons que par ce nom secret, exclu du sens, au chiffre aussi opaque que le réel, Philippe nomme ce que les mots du symbolique, avec le sens qu'ils véhiculent, ne peuvent désigner, ce qu'ils ne peuvent arriver à décrire de son expérience, qui est celle, comme Leclaire l'appelle, de la *différence exquise*. De sorte que le mime de Poord'jeli équivaut au nouage qu'effectue le symptôme en tant que sa fonction borroméenne spécifique est de nommer le symbolique.

La différence exquise : le signifiant et le corps, la lettre et l'objet

Serge Leclaire parle de l'expérience de Philippe comme d'une « expérience de différence exquise », aussi exquise que la différence entre l'uni rassurant d'un contact de peau douce enveloppant et l'irritation punctiforme d'un grain de sable erratique. Il s'agit du rapport de la lettre, soit de la pure matérialité du signifiant et de l'antinomie ou hétéronomie qui lui est propre, avec le corps, avec le mouvement libidinal du corps comme ensemble de zones érogènes. Il s'agit donc du rapport du signifiant avec l'objet a , en tant qu'il échappe à l'antinomie. *La lettre, en tant qu'elle peut se détacher du corps où elle s'inscrit, marque, fixe ce que l'objet cache ou efface. Elle marque la jouissance qui affleure de la béance corporelle, dans l'immédiateté d'une différence exquise.*

De cette différence exquise, qui est une différence sensorielle, Leclaire donne un autre exemple, tiré d'une autre cure assez loin menée et d'où a émergé, dans sa précision de réminiscence et son indétermination de souvenir, *la frange acidulée d'une douceur*. Leclaire explique que, pour passer du champ de la douceur à celui de l'acidulé, le goût, pur sens issu de la béance du corps que bordent les lèvres et la langue, doit

faire, comme en une excursion, le tour d'un « autre corps », avant de rejoindre l'autre versant de la déhiscence d'où il était issu. Cet *autre corps* sur lequel se réfléchit la pulsion orale, il suffit que ce soit rien ou presque, « une boule de sucre rouge acidulé, montée sur un petit bâton, cerise, et qui d'ailleurs finit par s'effacer en fondant ».

Serge Leclaire dit avoir fait lui-même cette expérience exquise du parfum d'une williamine, si plein, si dense que, avant d'en boire l'alcool blanc et d'en éprouver le goût, il sentait sur sa langue, avec une précision hallucinatoire, les grains un peu rudes de cette variété de poire qu'en Alsace on distille. Ce grain halluciné de l'autre corps, c'est l'objet *a* dont la pulsion fait le tour. Parlant ainsi de lui, Leclaire avoue implicitement sa proximité avec Philippe. C'est dans ce grain halluciné de la poire williams que se glisse, entre grain de sable et grain de peau, le plus-de-jouir qui fait la différence exquise.

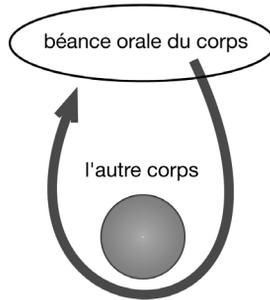


Fig. 5. La cerise rouge acidulée

Substituons à cette cerise du bonbon acidulé le téton du sein, et c'est comme si alors c'était du corps entier de la mère que le pur sens du goût faisait le tour, approchant de sa bouche, c'est-à-dire de sa propre béance, cette déhiscence du corps de l'Autre maternel – lequel corps de la mère peut simultanément faire, lui aussi, par d'autres sens, par le toucher, par la voix et par le regard surtout, le tour du corps béant de l'enfant. En ces jeux de *circuits des sens*, c'est le signifiant qui, comme cause de jouissance, connote la différence exquise.

C'est ce point exquis du sensible dans le circuit du désir que tente de maîtriser, de *suturer* la formule de Poord'jeli, en tournant en son circuit

autour de la voix amoureuse de sa mère, reprise par Philippe dans sa jaculation, quand elle l'appelait par son nom, le câlinant tout en lui disant quelque chose comme « trésor chéri ». Mais l'incantation en jeu dans Poord'jeli va bien au-delà. Elle nous porte, dit Leclair, « à la limite du sacré ». Or, le sacré, le sacer à Rome, où celui qui a commis un crime était déclaré sacer et pouvait être par quiconque tué impunément, c'était le hors-la-loi de l'exception d'où la Loi se fonde. Cette limite où nous porte Poord'jeli est celle où le nom propre rejoint le sacer du Nom-du-Père. Il en rejoint le sacer d'os pour soustraire Philippe au royaume des morts où les non-dupes errent, de même qu'à la fin de *L'éveil du printemps* l'Homme masqué soustrait Melchior à Moritz qui a choisi de s'excepter du monde des vivants. Et le faire entrer dans le réel de la vie, qui est ce d'où les morts sont exclus !

Philippe est juif et a appris enfant à lire l'hébreu. Il ne lui en reste rien, sauf le *Chema*, la prière dont on lui avait dit qu'il ne faut jamais l'oublier, car c'est ce qu'il faut dire au moment de mourir, comme un viatique et une bénédiction, quelque chose d'incompréhensible et qu'on marmonne. À l'extrême rigueur, il suffisait, pensait Philippe, d'articuler le premier mot pour *trait-passé*. Ce premier mot est *Chema*, qui veut dire « Écoute ». Voilà ce que dit la voix dont le nom secret fait le tour : *Écoute ! Écoute la lettre de ton inconscient et le Nom-du-Père qu'il suppose, et entre dans le réel !*

Un Nom-du-Père au clair avec le Dieu obscur

Philippe, à ce qu'il paraîtrait, c'était Serge, sur le divan de Jacques. Serge ne s'est appelé Leclair qu'en 1950. Il était alors étudiant en médecine et en analyse avec Lacan depuis un an. Jusqu'à ses dix-huit ans, il s'appelait Liebschutz (toponyme venant de Bohême qui signifie « abri d'amour »). Où s'entend donc dans sa première syllabe le Ll qui chute dans Poord'jeli. Serge Leclair a fait inscrire les deux noms sur la tombe de ses parents à Strasbourg. Il le raconte à Nicole Lapierre, l'auteur de *Changer le nom*⁸, peu avant sa mort, l'hiver 1994. Son père a voulu

8. N. Lapierre, *Changer de nom*, Paris, Gallimard, coll. « Folio Essais », n° 471, 2006, p. 150-154.

changer de nom après la guerre, en 1945-1946, ayant la conviction qu'on avait beau être sortis d'affaire et quoiqu'on dise « plus jamais ça », cela se reproduirait. Serge dit qu'il n'aurait jamais pensé à le faire, qu'il tenait beaucoup à son nom. Ce qui le convainquit de donner son accord à son père en 1950 (étant alors majeur, il fallait son accord), ce fut la lucidité de son père, le fait qu'au moment de Munich, il avait eu la certitude qu'il allait se passer ce qui est arrivé. Dès 1938, le couple Liebschutz et leurs deux fils quittaient l'Alsace, où leurs deux familles étaient pourtant implantées depuis 1830, pour s'installer à Saint-Germain-en-Laye, puis passer en zone libre à Marseille, où en 1942 le père décida de changer d'identité et se fit faire de faux papiers au nom de Leclerc. Qui, par décret, devint Leclair en 1950, afin d'éviter toute confusion avec le général libérateur de Paris.

Ainsi le père de Serge avait-il vu clair. La clairvoyance était sa vertu athéologique. Son choix décidé de changer de nom après la guerre a eu valeur de dire-que-non au sacrifice au Dieu obscur, dont il savait pertinemment le toujours possible retour de son passé funeste.

Le Nom-du-Père était, chez ce grand psychanalyste qui a toujours eu aussi bien le goût que l'intelligence (c'est le même mot en latin : *sapere*, c'est avoir du goût et avoir de l'intelligence) de la cause analytique, le Nom-du-Père, dis-je, était chez Serge Leclair, de même que chez son père, au clair avec le Dieu obscur de la Shoah et le roc immobile de la pulsion de mort. Peut-être est-ce pourquoi il a préféré le désir impur au désir pur et la différence exquise à la différence absolue, pour tirer au clair cette jouissance du parlêtre qu'il dit être « la cause de l'ordre inconscient⁹ » et dont il a si justement su se faire le lettré... le clerc. C'est pourquoi je veux lui rendre hommage.

23 mai 2008.

9. S. Leclair, *Psychanalyser*, op. cit., p. 155.